

Retrouvez l'orchestre sur internet à <http://orchestre-orsay.fr/>
Tous les détails sur les prochains concerts, comment faire partie de l'orchestre, etc.

LE PROGRAMME

Dimanche 24 juin 2018

Concert au gymnase Blondin à Orsay

Vous jouez en amateur du violon, de l'alto, du violoncelle ou de la contrebasse ?
L'orchestre symphonique du campus d'Orsay recrute !

Gioachino Rossini

Gioachino Antonio Rossini, né le 29 février 1792, est issu d'une famille modeste de Pesaro, dans les Marches, au bord de la mer Adriatique. Son père, Giuseppe Rossini, fervent partisan de la Révolution française, exerce les fonctions de « trompette de ville », qu'il cumule avec l'emploi d'inspecteur de boucherie. Sa mère, Anna Guidarini, est chanteuse dans un certain nombre de théâtres. Lorsque Giuseppe Rossini est évincé de ses postes pour avoir trop ardemment embrassé les idées révolutionnaires, Anna s'engage comme chanteuse de théâtre à Bologne. Le jeune Gioachino passe ses années de jeunesse auprès de sa grand-mère, ou en voyage à Ravenne, Ferrare et Bologne où son père se réfugie afin d'échapper à la capture après la restauration du gouvernement pontifical. C'est principalement à Bologne qu'il peut s'initier à la musique, particulièrement au chant (il est contralto et chantré à l'*Accademia filarmonica*) et à l'épinette. À quatorze ans, en 1806, il s'inscrit au Liceo musicale de Bologne, étudiant intensément et avec passion les œuvres de Haydn et Mozart (c'est à cette époque qu'il est appelé *tedeschino*, « le petit allemand ») et écrit son premier opéra, *Demetrio e Polibio*, qui ne sera représenté qu'en 1812. L'année suivante, il est admis dans la classe de contrepoint de Stanislao Mattei. Il apprend facilement à jouer du violoncelle, mais la sévérité des vues de Mattei sur le contrepoint pousse le jeune compositeur vers une forme libre de composition. Le 11 août 1808, il publie, le *Pianto d'armonia per la morte d'Orfeo*. En 1812, trois de ses opéras ont déjà été représentés et, un an plus tard, ce nombre s'élève à dix. Le début officiel des représentations se situe vers 1810 au teatro San Moisè de Venise avec *La cambiale di matrimonio*. Le long « voyage avec l'opéra » commence, ponctué de brillants succès et d'échecs retentissants. En 1812, il connaît plusieurs succès avec *Ciro in Babilonia* à Ferrare, *La scala di seta* (L'Échelle de soie) à Venise et *La pietra del paragone* à Milan. Ce dernier opéra est d'ailleurs regardé par les critiques comme la *pierre de touche* du génie rossinien. L'année suivante, il connaît un triomphe à Venise avec la création de *Tancredi*, qui marque un tournant dans sa carrière : Rossini abandonne en effet les longs récitatifs traditionnellement utilisés dans l'*opera seria* au profit d'une déclamation lyrique (*Di tanti palpiti*, un des plus beaux airs de cet opéra est aussi connu sous le nom d'*aria de' rizzi* : une légende populaire veut, en effet, que Rossini l'ait composé dans une auberge pendant le temps qu'on mettait à cuire son riz). Les années 1814-1815 sont moins heureuses et voient surtout l'échec de *Il turco in Italia* et de *Sigismondo*, représenté à La Fenice de Venise pendant le carnaval de 1815. En 1815, il vient à Naples où il rencontre Isabella Colbran, chanteuse lyrique, plus âgée que lui, qu'il épouse le 16 mars 1822 et dont il se sépare en 1837. Après la mort de celle-ci en 1845, il se remariera avec Olympe Pélissier le 16 août 1846.

Le Barbier de Séville et Guillaume Tell
À l'automne 1815, l'impresario du teatro Argentina, à Rome, propose à Rossini le livret du *Barbier de Séville*, comédie française de Beaumarchais que Giovanni Paisiello avait jadis mise en musique et dont de nombreux autres compositeurs s'étaient déjà inspirés. Composé en quatorze jours seulement (Rossini reprit des passages d'une de ses œuvres précédentes, *Elisabetta, regina d'Inghilterra*), le *Bar-*



Rossini, photographié en 1864

bier est créé sous le titre d'*Almaviva* et reçoit un accueil particulièrement négatif : la nouveauté du style musical, les incidents scéniques (guitares désaccordées, chanteur qui tombe et saigne du nez, irruption d'un chat sur la scène) et surtout la présence dans la salle de nombreux amis de Paisiello, hostiles à Rossini et venus en perturbateurs, firent que la représentation fut couverte de huées et de sifflets. Le lendemain, cependant, le public accepta d'entendre l'œuvre et celle-ci fut bientôt jugée supérieure à celle de Paisiello ; aux applaudissements du public succéda le triomphe de Rossini, reconduit chez lui à épaules d'hommes. Ce n'est que quelques mois plus tard, à l'occasion d'une reprise au Teatro comunale de Bologne, que Rossini donnera à son opéra son nom définitif de *Il barbiere di Siviglia*.

Quelques mois plus tard, Rossini rompt avec l'*opera buffa* et se tourne vers l'*opera seria* en faisant représenter tout d'abord *Otello* puis, en 1817, *La Cenerentola* et *Armida*. La révolution de Naples, en juillet 1820, le contraint à endosser l'uniforme de la garde nationale mais ses chefs, ne découvrant pas en lui les qualités d'un soldat, le renvoient à son piano. En 1822, il se rend à Vienne pour y faire représenter *Zelmira* ; il y rencontre Ludwig van Beethoven avec qui il ne pourra pas nouer de relations cordiales, compte tenu de la surdité et de la maladie du compositeur allemand. Après avoir essuyé un échec à Venise avec *Semiramide*, Rossini quitte l'Italie pour la France, où il arrive après un bref séjour en Angleterre où il crée *La figlia dell'aria* qui lui vaut l'estime du roi Georges IV. Son opéra *Ugo re d'Italia*, dont la composition est commencée en Angleterre en 1825, ne sera jamais achevé. Arrivé à Paris, il compose *Il viaggio a Reims* (Le Voyage à Reims), opéra de circonstance écrit à l'occasion du sacre de Charles X et créé au Théâtre-Italien le 19 juin 1825. Cet opéra rencontre un franc succès, bien que momentanément : des passages seront cependant repris dans *Le Comte Ory*, composé en 1828.

Guillaume Tell, opéra en quatre actes sur un livret d'Étienne de Jouy et d'Hippolyte Bis, représenté à Paris le 3 août 1829, sera sa dernière œuvre lyrique. Représentant une fusion des qualités propres à l'art italien, à l'art français mais aussi à l'art allemand (grâce de la cavatine et du duo italiens, harmonie profonde des chœurs allemands, clarté et précision du style français), il pose les bases du « grand opéra à la française », illustré aussi dans les années 1830 par Auber, Meyerbeer ou Halévy. Charles Gounod compte la parti-

tion de *Guillaume Tell* parmi ses deux « partitions de chevet », l'autre étant *Don Giovanni* de Mozart.

Un retrait précoce (1830)

La révolution de 1830 lui fait perdre la protection de Charles X. Il s'enferme alors dans une longue retraite qui durera jusqu'à sa mort, cessant d'écrire des opéras pour se consacrer, à son propre rythme, à la composition de mélodies, musique sacrée et musique instrumentale, pour son seul plaisir et celui de son entourage : le *Stabat Mater* (1831-1841, voir ci-contre), les *Péchés de vieillesse* et la *Petite Messe Solennelle* exécutée en 1864. Retourné à Bologne, il voit sa retraite troublée par les mouvements révolutionnaires qui secouent l'Italie en 1847 ; rendu suspect à ses compatriotes par son horreur des séditions populaires, Rossini doit faire face à l'animosité populaire et quitte Bologne pour Florence, où il s'installe à la Villa San Donato, mise à sa disposition par le prince Demidoff. En 1848, il quitte l'Italie pour revenir à Paris et s'installe dans un appartement de la rue de la Chaussée d'Antin, passant l'été dans sa villa de Passy. C'est là que Rossini fait la connaissance du jeune compositeur belge, virtuose du « mattaophone », Edmond Michotte, de près de trente-neuf ans son cadet. Considérant bientôt celui-ci comme son *quasi figlio*, il lui lèguera une partie de sa bibliothèque privée, aujourd'hui conservée au Conservatoire royal de Bruxelles au sein du Fonds Edmond Michotte. Considéré comme une gloire musicale française, c'est lui qui compose l'*Hymne à Napoléon III et à son vaillant peuple*, qui clôture l'Exposition universelle de 1867.

En octobre 1868, retenu à Passy par une crise de catarrhe, maladie chronique dont il souffrait depuis de longues années, il y meurt au 2 avenue Ingres le vendredi 13 novembre 1868, à 23 heures. Son corps est inhumé dans le cimetière parisien du Père-Lachaise et transporté en Italie seulement en 1887, neuf années après la mort d'Olympe Pélissier. Il repose dans la basilique Santa Croce, à Florence. Rossini a laissé tous ses biens à sa ville natale, Pesaro, dans laquelle est toujours en activité un important conservatoire à son nom, formant de nouveaux talents.

Entre paresse et plaisirs de la vie

Rossini, homme aux mille facettes, est décrit dans ses nombreuses biographies de façon très diverse : hypocondriaque, colérique ou bien sujet à de profondes dépressions, ou encore joyeux, bon vivant, amoureux de la bonne chère et des belles femmes ; souvent décrit comme paresseux, mais avec une production musicale qui finalement se révèle incomparable (bien que riche de nombreux *centoni*, c'est-à-dire de fragments musicaux antérieurs réutilisés pour de nouvelles œuvres où le compositeur emprunte à lui-même dans une sorte d'auto-plagiat). Selon une anecdote, largement répandue dans les milieux musicaux et devenue légendaire, Rossini avait pris l'habitude de composer dans son lit. Lors de l'écriture d'un prélude pour piano, il laissa tomber sa partition. Plutôt que de se lever pour la ramasser, il décida d'en recommencer un autre. Outre ses talents de compositeur, Rossini était un grand amateur de gastronomie fine et de vins rares — sa cave à vin était légendaire. Il avait sa table attitrée à La Tour d'Argent, chez Bofinger et à la Maison dorée, dont le chef, Casimir Moisson, aurait dédié au compositeur une création, le « tournedos Rossini ». Il est également l'auteur d'un livre de cuisine.■

Le Stabat Mater

En 1831, Rossini était en voyage en Espagne en compagnie du banquier espagnol Alexandre Aguado, propriétaire du Château Margaux. Lors de ce voyage, Fernández Varela lui commanda une œuvre sur le texte liturgique traditionnel du *Stabat Mater*. Rossini put achever la mise en musique de la séquence en 1832, mais la maladie l'empêcha d'achever la commande. N'ayant composé que la moitié de la partition (les numéros 1 et 5 à 9), il demanda à son ami Giovanni Tadolini de composer les six mouvements restants. Rossini présenta la pièce à Varela comme étant sienne. La première fut donnée le samedi saint de 1833 à la Chapelle San Felipe el Real de Madrid, mais cette version de l'œuvre ne fut jamais donnée à nouveau par la suite.

Quand Varela mourut, ses héritiers vendirent la pièce pour 2 000 francs à un éditeur de musique parisien, Antoine Aulagnier, qui l'édita. Rossini protesta, arguant qu'il possédait des droits sur la publication, et renia la version d'Aulagnier, puisqu'elle incluait de la musique écrite par Tadolini. Bien que surpris par cette annonce, Aulagnier poursuivit son entreprise et programma une représentation à la Salle de concerts Herz le 31 octobre 1841 pour les six numéros écrits par Rossini. En réalité, Rossini avait déjà vendu les droits pour 6000 francs à un autre éditeur parisien, Eugène Troupenas. À la suite d'une procédure judiciaire, Troupenas parvint à faire valoir ses droits. Rossini acheva son œuvre en 1841 en remplaçant les extraits composés par Tadolini. Les frères Léon et Marie Escudier, qui avaient acheté les droits sur la version finale à Troupenas pour 8000 francs, les vendirent 2000 francs au directeur du Théâtre-Italien, qui fit les préparatifs pour la première.

La carrière d'opéra de Rossini avait largement divisé le public entre admirateurs et détracteurs. L'annonce de la première du *Stabat Mater* fut l'occasion d'une attaque en règle de Richard Wagner, qui séjournait alors à Paris, non seulement contre Rossini mais plus généralement pour la mode européenne pour la musique religieuse et l'argent qu'on en pouvait tirer. Une semaine avant le concert, le journal de Robert Schumann *Neue Zeitschrift für Musik* publia un essai de Wagner sous le pseudonyme H.Valentino, dans lequel il expliqua trouver incompréhensible la popularité de Rossini.

Mais Rossini qui était doté d'un grand sens de l'humour, n'hésitait pas à brocarder ses contemporains, et en particulier Wagner. On peut à ce sujet citer l'anecdote suivante : jouant un jour, au piano, une partition de Richard Wagner, Rossini n'en tirait que des sons cacophoniques ; un de ses élèves, s'approchant, lui dit : « Maes-

tro, vous tenez la partition à l'envers ! », ce à quoi Rossini répondit : « J'ai essayé en la mettant dans l'autre sens : c'était pire ! »

Historique des représentations

Le *Stabat Mater* fut donné pour la première fois dans sa version définitive à la Salle Ventadour du Théâtre-Italien à Paris, le 7 janvier 1842, avec Giulia Grisi (soprano), Emma Albertazzi (mezzo-soprano), Mario (ténor), et Antonio Tamburini (baryton) en solistes. Les frères Escudier rapportèrent que : « Le nom de Rossini fut scandé dans un tonnerre d'applaudissement. La totalité de la pièce transporta l'audience ; le triomphe fut complet. Trois numéros furent bissés ... et l'audience quitta la salle saisie d'une admiration qui gagna rapidement tout Paris ». En mars, Gaetano Donizetti conduisit la première italienne à Bologne avec un franc succès. Parmi les solistes se trouvaient Clara Novello (soprano anglaise) et Nikolay Ivanov (ténor russe). Donizetti décrivit ainsi la réaction du public : « L'enthousiasme était indescriptible. Après la dernière représentation, à laquelle Rossini assistait, il fut même accompagné chez lui sous les acclamations de plus de 500 personnes. La même chose survint sous sa fenêtre suite à la première, à laquelle il n'était pas apparu ».

Bien que cette pièce se distingue des œuvres profanes de Rossini, les critiques germaniques, comme le rapporte Heinrich Heine dans son essai sur Rossini, reprochèrent à la pièce d'être « trop séculière, trop sensuelle, trop divertissante pour un sujet religieux ». En réponse à cela, l'historien français Gustave Chouquet souligna « qu'il ne faut pas oublier que la religion dans le Sud est fort différente de ce qu'elle est dans le Nord ».

Organisation de l'œuvre

La pièce est composée pour des voix solistes (soprano, mezzo-soprano, ténor et basse), chœur mixte et orchestre symphonique et comporte dix mouvements :

- Stabat Mater dolorosa : solistes et chœur
- Cujus animam gementem : solo ténor
- Quis est homo : duo soprano et mezzo-soprano
- Pro peccatis suæ gentis : solo basse
- Eia, mater, fons amoris : solo basse et chœur a cappella
- Sancta mater, istud agas : solistes
- Fac, ut portem Christi mortem : solo mezzo-soprano
- Inflammatus et accensus : solo soprano et chœur
- Quando corpus morietur : solistes (traditionnellement chœur) a cappella
- In sempiterna sæcula : chœur■

Programme

Gioachino Rossini

Stabat Mater

Caroline Casadesus, soprano - Bernadette Dodin, alto
François Baud, ténor - Philippe Kahn, baryton

Chœur du Campus Paris-Saclay,
chef de chœur Samuel Machado

Chœur Darius Milhaud,
chef de chœur Camille Haedt

Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay

Direction : Martin Barral

Les solistes et les chœurs



Caroline Casadesus, soprano

Avec un large répertoire lyrique, Caroline Casadesus se produit régulièrement en récital avec notamment Bruno Rigutto au piano dans des œuvres de Brahms, Schuman, Mahler, Poulenc et interprète les grands airs d'opéra de Mozart, Verdi, Puccini... Avec différentes formations symphoniques, elle chante l'oratorio, les requiem de Verdi et Brahms, elle tourne en Europe, en Russie, aux États-Unis avec les quatre derniers lieder de Strauss, les *Wesendonck Lieder* de Wagner, les *Bachianas Brasilieras* de Villa-Lobos, les grands airs du répertoire lyrique, sans oublier les mélodies de Didier Lockwood. Elle débute une riche collaboration avec le violoniste de jazz. Ils se produisent régulièrement en concerts ensemble, dans un répertoire éclectique allant du classique au jazz en passant par la création originale. Avec la danseuse Isabelle Lajus et la comédienne Catherine Chevallier, elle crée *Belladonna*, spectacle rassemblant art lyrique, danse, comédie et musique improvisée.

Pour le disque, elle interprète Béryl, bande originale du film *Les enfants de la pluie*. En mai 2004, son disque *Hypnoses* sort chez Universal Classics. À Paris, elle partage la scène avec Didier Lockwood dans un spectacle explosif et plein d'humour : *Le Jazz et la Diva*. En 2006, sortie chez Ames, du *Stabat Mater* de Boccherini et de *Soleil Noir* de Dominique Preschez. Pour France 2, elle interprète le rôle d'Esther dans *Le Sanglot des Anges*, film en quatre épisodes ; elle y incarne une diva des années 60 aux côtés d'artistes prestigieux comme Ruggero Raimondi, Ludmila Mikaël, Marthe Keller... Confortés par le Molière du premier spectacle, Caroline Casadesus et Didier Lockwood créent *Le Jazz et la Diva Opus 2* : le spectacle est nommé aux Globes de Cristal 2010. Elle interprète à plusieurs reprises les *Quatre derniers Lieder* de Strauss, le *Requiem* de Brahms et *Ruth* de César Franck à Paris et en région parisienne avec l'orchestre symphonique d'Orsay et continue de se produire en récital. ■



Bernadette Dodin, alto

Issue d'une famille mélomane, elle débute au Conservatoire du XIXe arrondissement de Paris puis au Conservatoire Supérieur de Région de Paris. Elle apprend d'abord l'alto puis se forme à la musique de chambre et à l'harmonie avant de se consacrer entièrement au chant. Bernadette décide de poursuivre parallèlement à son apprentissage musical des études de musicologie à la Sorbonne Paris IV et obtient en 2002 un DESS puis, en 2011, le Master de Management des organisations culturelles de l'université Paris IX Dauphine. L'obtention de plusieurs premiers prix lui permet d'enseigner dans

divers conservatoires d'Ile-de-France. Elle dirige depuis plus de dix ans la chorale de Fosses et Gonesse, la *Clé des Chants*, qui se produit régulièrement dans le Val d'Oise. Après avoir fait partie de plusieurs formations orchestrales (les Musiciens d'Europe, l'Orchestre des Jeunes Parisiens...), elle fait la connaissance de Roselyne Allouche (professeur au CRR de Dijon). Depuis toujours passionnée d'art lyrique, elle trouve enfin sa voie. Elle intègre le chœur de l'Orchestre de Paris puis se produit en soliste dans des récitals (*Duo Piano Voce*), avec le Quatuor *Hexagone* et des orchestres symphoniques. Elle est membre fondatrice du Trio *Vox Humana* qui propose de redécouvrir les œuvres vocales avec orgue. Depuis 2012, Bernadette Dodin est directrice du CRD d'Aulnay-sous-Bois. ■



François Baud, ténor

Suite à une formation en guitare classique au CNR de Laval puis de Rennes, François Baud entre au CNR de Rueil Malmaison dans la classe de chant lyrique d'Élisabeth Vidal et André Cognet. La même année, lors de son passage au Chœur de la Garde Républicaine, il chante sous les directions de Yutaka Sado, Jean-Claude Casadesus et Patrick Marie Aubert. Parallèlement à sa carrière d'enseignant, il poursuit après cela son cursus de chant et obtient son diplôme dans la classe de chant d'Annick Vert au conservatoire d'Évron. Elle lui offre alors ses premiers soli dans de très nombreuses œuvres allant de Bach à Puccini à l'invitation de l'ensemble vocal et instrumental Volubilis qu'elle dirige. Depuis, en tant que soliste, on l'a entendu sur scène dans les rôles de Gérard (Lakmé - Delibes) sous la direction de Nelly Heuzé (Chœur d'Orphée) et Tamino (Flûte Enchantée - Mozart) sous la direction de Michel Brun mais aussi dans plusieurs spectacles mis en scène reprenant de larges extraits d'Opéra sous les directions d'Yves Parmentier et Abdon van den Broucke. Ces nombreuses prestations en tant que soliste l'ont amené à se produire aux côtés de nombreux ensembles ou encore avec des organistes ou des pianistes. Il a ainsi chanté lors de festivals tels que La Folle Journée, le Festival de l'Abbaye de l'Épau, le Festival de l'Abbaye de Sylvanès, les Nuits de la Mayenne, le Festival d'Arts Sacrés d'Évron, le Festival des voix de Caen - Viva Voce, le Festival Mélusicales en Vendée. ■



Philippe Kahn, basse

Né à Strasbourg, Philippe Kahn est finaliste et lauréat du Concours International de Chant de Toulouse de 1985 (Prix Sacem de la Mélodie Française).

Durant sa carrière il a abordé de nombreux grands rôles de basse dans des opéras ou au concert, avec notamment les Orchestres Nationaux de Budapest, Madrid, ou Malaga. Il s'est produit entres autres dans les Opéras du Rhin, de Nancy, de Metz, de Rouen, d'Angers, de Rennes, de Nice et de Marseille pour la France, le Teatro Real de Madrid, les Arènes de Vérone (dans la *Carmen* de Franco Zeffirelli), la Fenice de Venise, le Megaron Musicis d'Athènes, les Mozartfest de Würzburg, le Domfestival d'Erfurt et le Staattheater de Karlsruhe, les San Carlo de Lisbonne et de Naples, les Opéras de Valencia et de Bilbao en Espagne, ceux de Saint Gall en Suisse et de Trieste en Italie... Ces dernières saisons, Philippe Kahn a remporté un très vif succès dans la production des *Huguenots* de Meyerbeer à Metz (rôle de Marcel), tant auprès du public que de la critique. Il est invité par le Musée d'Orsay à chanter Arkel lors de la tournée de *Pelléas et Mélisande* au Proche-Orient (Istanbul, Ankara et Damas) et a fait son retour à l'Opéra du Rhin dans *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski. Il a aussi repris Osmin aux Festivals d'Antibes et de Lacoste (Musiques au Cœur d'Eve Ruggieri). En 2006 il était notamment en Avignon pour *La Forza del Destino* de Verdi et vient d'enregistrer avec l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg *Il Catalogo e questo* de Sylvano Bussotti, le *Jongleur de Notre Dame* de Massenet à Metz, une création, *Sans Famille* de Jean-Claude Petit et Sparafucile dans *Rigoletto* à l'Opéra de Nice, et les *Noces de Figaro* à Lausanne. ■



Samuel Machado, chef de chœur

Né au Brésil, il obtient sa Maîtrise Musicale à l'Université de l'Etat São Paulo et son diplôme d'études musicales en flûte et direction de chœur. Flûte solo de l'Orchestre Professionnel de Sergipe et de l'Orchestre Lyrique et piccolo invité à l'Orchestre de l'Université de São Paulo, il a étudié à Hambourg et a été lauréat aux concours Clé d'Or et Prodiges Art. Il a suivi des cours de direction de chœur et poursuit ses études de flûte comme boursier de la Fondation Zaleski à l'École Normale de Musique de Paris dans la classe de Pierre-Yves Artaud avec qui il prépare le diplôme supérieur de concertiste. Il est aussi actuellement flûtiste dans l'orchestre de la Cité Internationale et poursuit parallèlement des études de direction d'orchestre auprès de Nicolas Brochot. Depuis février 2013, il dirige aussi le Chœur Interuniversitaire de Paris, après avoir été chef-assistant de Fernando Albinarrate pendant deux années. ■

Le chœur du campus Paris-Saclay

Créé en 1986 à l'initiative de Daniel Couderd, le Chœur du Campus d'Orsay a été renommé « du campus Paris-Saclay » avec la création de la nouvelle université. Il est dirigé depuis cette année par Samuel Machado. Le chœur compte environ 70 choristes recrutés notamment sur le complexe scientifique de la vallée de Chevreuse. Il prépare deux programmes par an sur la base d'une répétition par semaine et de deux à trois week-ends répartis sur l'année. Le recrutement des chanteurs s'effectue chaque année en septembre sur audition. En près de trente ans, le Chœur du Campus a travaillé un répertoire choro-symphonique varié, des baro-

ques aux contemporains. Il a collaboré avec de nombreux orchestres professionnels et amateurs parmi lesquels l'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay, l'Odyssée Symphonique, l'Orchestre Bernard Thomas, l'ensemble instrumental Donna Musica, l'Orchestre Ut Cinquième, l'Orchestre Universitaire de Grenoble et l'Orchestre du Conservatoire de Cergy. En 2011, le Chœur a chanté l'oratorio *De Sibilla* du compositeur contemporain Stéphane Delplace, et a créé en France la *Messe de Krecovice* de Josef Suk dans sa version de 1932. ■



Camille Haedt, chef de chœur

Née à Spokane, dans l'État de Washington aux États Unis, elle débute le piano dès l'âge de cinq ans. Elle obtient un *Bachelor of Arts* en pédagogie de la musique à Gonzaga University (Spokane) et un Master in Music pour la direction de chœur à Loyola University (New Orleans). Elle poursuit ses études d'orgue en France au CNR de Rueil-Malmaison dans les classes de Véronique Le Guen, Éric Leroy et François-Henri Houbart. En 2005, elle est nommée titulaire de l'orgue de Saint-Martin-des-Champs à Paris où elle dirige aussi le chœur paroissial. Certifiée Professeur de Piano pour la méthode Suzuki, elle enseigne à l'École d'Art Musical à Paris. ■

Le Chœur Darius Milhaud

Créé en 1973 au sein du Conservatoire Darius Milhaud de Paris 14ème, l'ensemble fut dirigé par Roger Calmel à partir de 1989. Sous le régime associatif, le chœur est resté partenaire du Conservatoire Darius Milhaud jusqu'en 2017 ; il est maintenant installé dans la Maison Alésia Jeunes. La direction musicale du chœur est assurée depuis 1999 par Camille Haedt. Roger Calmel et Camille Haedt ont permis à cet ensemble de progresser en le dotant d'un répertoire complet et varié qui s'étend de la musique de la Renaissance à celle de nos jours. L'ensemble est composé de 70 choristes. Une collaboration régulière avec d'autres chœurs, des orchestres et des solistes professionnels lui permet de partager de belles aventures musicales : notamment des partenariats privilégiés avec l'*Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay*, l'orchestre *Hélios*, le *Rainbow Symphony Orchestra* et des solistes de renom.

Le recrutement est sur audition ; le choriste, s'engage à fournir un travail personnel, à participer assidûment aux répétitions et aux divers concerts annuels, et s'implique dans la vie associative du chœur.

Informations : choeurdariusmilhaud.fr. ■

Martin Barral



Après des études musicales de piano, de violoncelle (M. Strauss), d'analyse (A. Louvier, A. Poirier) et d'harmonie (I. Duha), il débute en 1984 la direction d'orchestre (D. Rouits, J.S. Béreau, Abel) et la direction de chœurs (P. Caillard). En 1990, il crée l'orchestre *De Musica* et participe à une aventure étonnante : l'enregistrement de deux CD suite à une découverte historique. Le mur de Berlin tombé, des partitions sous scellés, vieilles de trois siècles sont retrouvées dans le château de Potsdam. Ce sont celles du compositeur Quantz, musicien du roi Frédéric II, cachées à sa mort selon ses dernières volontés... Dès lors, Martin Barral est invité sur les plateaux de télévision (B. Pivot, Ève Ruggieri...) et salué par la critique.

En 1998, Martin Barral remporte le concours pour devenir chef permanent de l'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay. Il est à l'origine de tous les programmes et des enregistrements réalisés par l'orchestre. En 2002, dans la saison de l'opéra de Massy, il est invité à diriger l'Ensemble Instrumental de Massy avec pour programme *Contrastes du XXe siècle* et l'*Histoire du Soldat* de Stravinsky. Il a dirigé plusieurs fois depuis 2003 un orchestre de plus de mille jeunes musiciens aux *Orchestrades Universelles* de Brive. Il est lauréat de la fondation Cziffra et chevalier des palmes académiques. ■

L'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay, fondé en 1976, est composé aujourd'hui de plus de 70 musiciens issus en majorité des milieux scientifiques de la région. Il donne une douzaine de concerts par an, répartis sur trois programmes : un programme symphonique, un programme avec concertiste, un programme avec chœurs. Des solistes de premier plan ont joué des concertos avec l'orchestre, témoignant ainsi de sa qualité.

Avec Martin Barral, l'orchestre a enregistré en 2000 en création mondiale une œuvre contemporaine de Piotr Moss, le *Petit Singe Bleu*, écrite avec une aide du Ministère de la Culture. Il a aussi été invité fin décembre 2007 et fin juillet 2009 en Chine, et a participé deux fois au Festival International de Musique Universitaire de Belfort.

En 2013, l'orchestre a réalisé sous la direction de Martin Barral le premier enregistrement mondial de l'oratorio *Ruth* de César Franck, et le CD est en vente chez les disquaires. Enfin, l'orchestre a re-créé cette année la *Symphonie en ut mineur* de Fernand Halphen (1872-1917, prix de Rome en 1896) qui n'a pas été jouée depuis 1930 et qui est également disponible sur CD, couplé avec le *Concerto pour la main gauche* de Ravel. ■

Les derniers CD de l'orchestre sont en vente à la sortie du concert.

